

## **IV- CES GÉANTS QUE J'AI CONNUS**

### **IV- CES GÉANTS QUE J'AI CONNUS**

#### **Bougara**

J'ai rencontré Si M'Hamed Bougara pour la première fois à Ouezana, à l'est de Chréa, le 28 juin 1956. Il était avec un groupe de dirigeants qui se rendaient au congrès de la Soummam. La rencontre fut brève, et ne me permit pas de bien l'approcher.

Je le rencontrai de nouveau à son retour du congrès de la Soummam, fin septembre 1956, à Beni Misra, au sud-est de Chréa. Depuis, j'eus souvent à le côtoyer, pendant près de trente mois, durant toute la période où il a dirigé la Wilaya IV. Je l'ai accompagné dans les moments d'enthousiasme et dans la douleur. J'ai assuré sa protection, j'ai fait le coup de feu avec lui. Je l'ai vu réagir aux mauvaises nouvelles, j'ai suivi le travail exceptionnel qu'il a mené et la redoutable organisation qu'il a mise en place. J'ai été témoin de moments qui marquent la vie d'un homme, lorsqu'il était amené à prendre des décisions importantes.

Je dois dire qu'on utilise souvent des superlatifs pour décrire les grands dirigeants. Mais Bougara était au dessus. Avec lui, je compris qu'un chef, ce n'est pas seulement un concept théorique, mais une réalité concrète. On le sent à son contact, quand on discute avec lui, quand on l'accompagne, quand on écoute son discours, quand observe son comportement avec les hommes, son sens de la décision, sa capacité d'agir ou de réagir.

J'a eu le privilège de le côtoyer souvent en zone 2 de la Wilaya IV, à l'ouest de Médéa, jusqu'aux confins de l'Ouarsenis. C'est le centre de la wilaya IV, où il avait établi son PC. Dans ses déplacements, il passait obligatoirement dans notre zone. Avec l'Ouarsenis et le Dahra, c'était le maquis le plus sûr. Pour des raisons pratiques, les réunions du Conseil de wilaya ou des chefs de zone se tenaient dans la cette région, où j'ai passé l'essentiel de mes six années au sein de l'ALN. J'ai donc souvent eu à l'accompagner, à assurer sa protection, à transmettre ses ordres, à organiser des opérations sous son commandement.

*Les hommes de Mokorno*

*Ces Géants que j'ai connus*





En haut, Bougara.  
A gauche, Bougara, avec  
Amar Ouamrane et  
Abdelkader Choukal

Bougara était un brillant orateur. Quand il faisait un discours, exposait une situation ou donnait des ordres, il était précis, méthodique. Lorsqu'il a terminé, il n'y avait plus de questions à poser. Il avait un talent particulier pour comprendre la capacité de ses interlocuteurs et utiliser les mots justes pour expliquer, ordonner ou convaincre. Ecouter son discours était, pour moi, un moment de prière.

C'était un homme grand, 1,80m, svelte, avec une bonne mine de jeune homme. Il avait une ressemblance étonnante avec Djamel Abdennasser. Quand je l'ai connu, il était dans la force de l'âge, la trentaine à peine. L'allure sportive, dynamique, toujours en tenue réglementaire impeccable, les manches retroussées été comme hiver, rasé de près, il était éclatant de santé. Il tenait à donner une image du commandant qu'il était.

C'était aussi un homme fin, très sensible. Il aimait la poésie et la musique. Il adorait Oum Kalsoum. Je l'ai surpris un jour, alors qu'il rédigeait un rapport. Il avait à côté de lui une radio qui diffusait de la musique. Une femme chantait. Je ne savais pas de qui il s'agissait. Il l'accompagnait, fredonnait le refrain, tout en écrivant. Quand il s'aperçut de ma présence, il a rougi. Comme si je l'avais surpris à commettre en train de commettre quelque larcin.

- Je ne me lasse jamais d'écouter cette voix. C'est Oum Kalsoum. Une chanteuse " halloufa " (immense), dit-il. Depuis ce jour, nous avons pris l'habitude d'utiliser ce terme " hallouf " pour désigner tout événement ou fait important, qu'il s'agisse d'accrochage ou de butin.

Quatre objets ne le quittaient jamais : son arme, le stylo, le cahier de notes, et le dentifrice. C'est d'ailleurs avec lui que j'ai découvert le dentifrice, et commençai à l'utiliser. J'avais 23 ans...

Il avait un grand talent pour écouter, aimait discuter avec les étudiants, les poussait à parler, recherchait leur avis. Il savait se montrer ferme, intransigeant quand les intérêts de la révolution l'exigeaient. Mais il faisait preuve d'une grande souplesse dans ses relations avec les djounoud.

Il savait organiser la concertation quand c'était nécessaire, et décider vite quand il le fallait. Il savait aussi reconnaître son erreur. Comme ce fut le cas avec Ahmed Abdellaoui, dit Toufik, un Oranais qui avait fait ses études en Egypte avec Boumediene. Abdellaoui était un homme dyna-

mique et virulent. C'était aussi un fumeur invétéré, alors que la cigarette avait été interdite en Wilaya IV.

Nous nous trouvions un jour dans la région de Ouled Aid, à côté de Ksar El Boukhari. Toufik avait trouvé un mégot dans un cantonnement de l'armée française. Il s'était mis dans un coin isolé pour fumer. Si M'Hamed avait senti l'odeur, et l'a découvert. Il l'a pris en en flagrant délit, en train de commettre une infraction aux règles fixées par l'ALN.

Il le ramena vers un groupe de moudjahidine et s'adressa à lui durement :

- je vois que tu es inutile pour la révolution, dit Bougara.

Toufik, qui n'avait pas la langue dans la poche, répondit du tac au tac :

- Tous les Algériens sont utiles, dit-il

Si M'Hamed s'est rendu compte de son erreur. Mais il ne pouvait perdre pied.

- Oui, mais personne n'est indispensable, répondit-il.

Il avait eu le dernier mot, mais il s'était rendu compte que cette mesure relative à l'interdiction de la cigarette était nuisible pour l'ALN. Il a décidé de passer l'éponge. Depuis ce jour, Abdellaoui a eu un ascendant sur nous, car il a osé répliquer à Si M'Hamed. Il l'avait poussé dans ses derniers retranchements, le forçant à revenir sur une règle établie dans les maquis.

Abdellaoui s'enhardit. Il se permettait de prendre des décisions qui ne relevaient pas de ses prérogatives. Le 19 septembre 1958, nous devions organiser une opération pour célébrer la création du GPRA. Il ne devait pas y participer. Je refusais personnellement qu'il fasse partie du groupe qui en était chargé.

- J'y vais pour ramener des cigarettes, me dit-il simplement.

Il a imposé sa présence lors d'une opération uniquement dans l'espoir de trouver des cigarettes. Bougara admirait son cran, son courage, son franc-parler. Mais il ne pouvait admettre le manquement à la discipline. Il le fit envoyer en Wilaya V, où la cigarette était permise.

Bougara a tenu le même raisonnement quand le Commandant Azzeddine s'est évadé. Beaucoup de doutes planaient sur cette évasion, aussi rocambolesque que douteuse. Si M'Hamed était devant un dilemme. Il ne pouvait condamner un homme sur de simples présomptions. Mais le devoir de vigilance lui interdisait de garder un homme sur qui pesaient des doutes, et qui risquait de mettre la Wilaya en danger. Il décida de l'envoyer à l'extérieur, où les possibilités de contact avec l'ennemi étaient inexistantes. Ainsi préservait-il l'honneur d'un moudjahid, tout en lui ôtant toute possibilité de nuire éventuellement.

Dans la vie quotidienne au maquis, il avait cette capacité d'adopter l'attitude qui impose son autorité morale avant celle de la hiérarchie. On obéissait à l'homme plus qu'au colonel. On écoutait le frère plus que le militaire. Il savait naturellement faire le geste qu'il faut pour forcer le respect, préférant mobiliser, haranguer, motiver les hommes plutôt que sanctionner ou imposer son grade. Je l'ai vu accomplir des gestes simples qui ont littéralement transformé des hommes de son entourage. Je l'ai vu porter un blessé, donner sa kachabia à un moudjahid qui avait froid, relever une sentinelle trop fatiguée, donner à manger aux hommes avant de manger lui-même, autant de gestes qui ont poussé des centaines d'hommes à se surpasser.

Il avait aussi un sens du contact peu commun. Dès qu'il arrivait dans un douar, il était chez lui. Les habitants l'adoptaient avec une aisance extraordinaire. Il posait des questions, écoutait les doléances, réglait les contentieux dans des cérémonies simples, allant systématiquement dans le sens la conciliation et de la solidarité. Il entamait le plus souvent la discussion en s'enquérant de la situation des veuves et des enfants de chouhada.

## **Cadeaux**

En 1957, Si M'Hamed se rendit dans la régions frontalière, en wilaya V. Il y a rencontré le colonel Athmane. Au moment de se séparer, celui-ci lui fit un cadeau, comme il était de tradition. C'était une arme, une carabine US. Mais en Wilaya IV, cette arme nous paraissait ridicule. Pour

nous, c'était une belle arme d'apparat, mais elle était inutile dans les combats, car les munitions en étaient inexistantes.

Bougara s'en est expliqué avec Athmane. Cette arme est plus utile chez vous, car vous disposez des munitions adéquates, dit-il. Il a tiré profit de cette occasion pour exposer les difficultés pour la Wilaya IV de s'approvisionner. Il a ensuite demandé qu'on lui fasse un autre cadeau. Son choix s'est porté sur un moudjahid, Belarbi. C'était un juriste établi en France, qui avait rejoint l'ALN. Fils d'un notable de l'administration coloniale, Belarbi avait tenté de rejoindre le FLN en France même, mais il avait été refusé, à cause du statut de son père. Il était rentré en Algérie et avait rejoint l'ALN. Il est revenu avec Bougara en Wilaya IV. Il est tombé au champ d'honneur dans la région de Bouhandès, au sud de Chréa, en 1958.

Les cadeaux échangés pendant cette période révélaient parfois le caractère des hommes, leurs soucis, leurs espoirs. En 1958, à la fin de la réunion des colonels de l'intérieur qui eut lieu en Wilaya II, un autre échange de cadeaux a eu lieu. Armes, drapeaux, montres, photos, fanions étaient les cadeaux traditionnels.

Amirouche, chef de la Wilaya III, a offert une mitrailleuse à Si Haouès, chef de la Wilaya VI, qui lui a offert en échange un drapeau. Il voulait également offrir un cadeau à Si M'Hamed, qui s'excusa.

- Je n'ai rien, dit-il. Mais je vous enverrai des cadeaux à mon retour. Il s'adressa à Si Haouès :

- Je t'enverrai le meilleur commissaire politique, dit-il.

Si Haouès avait en charge la Wilaya VI, largement désertique, avec un terrain difficile parce que découvert. En plus, il y avait une forte présence des messalistes en Wilaya VI.

- Au Sahara, lui dit-il, vous avez trois ennemis : la nature, les Français et les messalistes. Je t'enverrai un commissaire politique pour combattre cette adversité.

A son retour, il lui envoya Mahmoud Bachène, originaire de Médéa, alors commissaire politique, lieutenant de zone. Si Haouès décida de le faire monter en grade, pour en faire un capitaine, chef de zone, sans même le connaître. Mahmoud Bachène y est tombé en chahid avec Cheïkh Tayeb Djoughlali.

Amirouche a offert à Si M'Hamed son secrétaire, Khaled, un bon bilingue, tombé en juillet 1959 en Wilaya IV, au nord de Ksar Boukhari

A Hadj Lakhdhar, qui a représenté la Wilaya I lors de la réunion, Bougara a envoyé deux commandos, celui de la zone 2, dirigé par Boualem Fakroun, et celui de la zone 1, dirigé par Belaïd. Quant au Commando de la zone 3, il a été envoyé en Wilaya VI.

Si M'Hamed a réussi à créer un climat de solidarité exceptionnel au sein des unités de l'ALN. Il mettait en avant les symboles les plus purs, les valeurs les plus nobles, pour permettre aux moudjahidine de donner le meilleur d'eux-mêmes. Des années plus tard, je m'interrogeais toujours, sans trouver de réponse, sur les méthodes auxquelles il a eu recours pour développer cette abnégation et ce sens du sacrifice chez les moudjahidine. Avec Bougara, mourir pour l'Algérie, pour la révolution, ou pour sauver ses compagnons était devenu un acte très recherché.

J'en ai été témoin. Cela se passait à Sebt Aziz, à l'ouest de Médéa, en avril 1959, peu après la mort de Si Haouès et Amirouche, et quelques semaines à peine avant la mort de Bougara. Nous avons établi un contact avec la harka de Sebt Aziz, dont les chefs souhaitaient rejoindre l'ALN. Nous nous sommes rendus dans la région de Djebel Ellouh, un maquis célèbre, immortalisé par ce chant :

Fi djebel ellouh yal khaoua fi djebel ellouh

Fi djebel ellouh kamira tebki ouetnough

Kalbha madjrrouh

Abdelaziz kouaha kia

Avec le chef du secteur, Rebbouh, originaire de Mouzaïa, j'ai passé la nuit à établir un plan pour la prise du camp des harkas, où se trouvaient une quarantaine d'hommes. Mais à travers nos contacts, nous avons appris que l'armement de ces harkis était rudimentaire. Il s'agissait de

*(1) A Djebel Ellou, mes frères, à Djebel Ellouh*

*Kamira pleure et crie*

*Son coeur est blessé*

*Abdelaziz l'a gravement brûlé*



fusils de chasse et de mousquetons, inutiles pour nous. En accord avec les karkis, nous avons décidé d'annuler l'opération, qui risquait de se retourner contre nous. Ces hommes nous étaient en effet acquis. L'attaque ne serait pas destinée à les éliminer, mais à les enrôler au sein de l'ALN. Mais ils avaient peu de choses à apporter, avec leurs armes désuètes. Il était préférable d'attendre une occasion plus favorable, d'autant plus que nous risquions de détruire nos appuis dans ce secteur, qui était une source d'approvisionnement importante pour l'ALN.

Nous sommes donc revenus vers le lieu de cantonnement de la compagnie. Mais au matin, celle-ci s'est retrouvée encerclée, dans un endroit peu propice pour subir un accrochage.

Une autre surprise, plus inquiétante encore, nous attendait. Si M'Hamed, le chef de Wilaya, était lui aussi dans le secteur. Son poste de transmission s'y trouvait. Il avait été informé de la présence de notre compagnie, et s'en était approché. Il fallait donc, avant toute chose, assurer sa sécurité.

Les unités françaises continuaient leur marche, dans un vaste mouvement destiné à nous encercler. Elles agissaient visiblement sur la base de renseignements précis. Attendre qu'elles se rapprochent encore et nous repèrent nous ôterait toute chance de retraite. Il fallait absolument trouver une autre solution, de toute urgence.

Une réunion des chefs de groupes et de sections fut rapidement organisée. Abdellah, originaire de Annaba, un ancien footballeur, ancien déserteur du poste de Gazelle en 1958, chef de groupe, prit la parole. Il demanda qu'on lui donne six hommes. Son choix se porta sur Abdelkader d'Arzew, Belkacem de Khenchela, Belaïd d'Azzeffoun, un moudjahid de Mécheria et un autre de Biskra.

- Nous allons accrocher l'unité française, d'un côté, sur une crête, et toi, tu prends l'autre versant avec Si M'Hamed, me dit-il.

J'étais étonné. Pourquoi ne prenait-il pas son groupe, tout simplement ? Se méfiait-il de ses hommes ? Théoriquement, un chef de groupe préfère toujours diriger ses propres hommes, qu'il connaît bien. Les hommes sont deviennent plus solidaires, à travers les épreuves, et il lui est plus facile de coordonner l'action.

- Prends ton groupe, simplement, répondis-je.

Il me regarda un court moment.

- Non. Ce que je veux dire, c'est que nous, nous ne reviendrons pas. Nous voulons que vous, les vivants, vous racontiez ça. Que vous racontiez comment le sang des Algériens s'est mélangé en cette journée.

Je n'avais à lui dire. Des hommes, venus de différentes régions du pays, avaient combattu sous les ordres de Bougara. Ils l'avaient connu, apprécié, respecté. Ils allaient se sacrifier volontairement pour le sauver. Simplement. Dans un dernier geste, d'une formidable portée symbolique.

Peu après, nous les avons vu monter le versant de la colline, en face de nous. Ils sont arrivés tout près de l'officier qui dirigeait l'unité française, sur la crête. Nous les voyions marcher, puis ramper. Puis ce fut l'enfer. Nous avons enregistré 22 chouhada ce jour là, mais la diversion fut un succès. Si M'Hamed était sauvé.

Des avions survolèrent le champ de bataille pour jeter des tracts, ce 21 avril 1959. Ils étaient destinés Si M'Hamed. Le commandement de l'armée française lui présentait ses " excuses " pour le retard pris pour lui annoncer la mort de " vos amis Haouès et Amirouche ".

Nous avons pensé un moment que les harkas nous avaient trahis. En fait, l'opération était montée contre Si M'Hamed, dont la présence avait été détectée, et non contre notre compagnie.

Nous avons alors deux prisonniers. Si M'Hamed voulait les libérer. Il leur a donné le tract à lire, avant de rédiger une réponse, qu'il leur a également fait lire. Je me rappelle ces phrases : " Un Dien Bien Phu algérien va forcément avoir lieu. L'important, ce n'est pas le lieu, ni la date. Mais il aura forcément lieu, sur chaque pouce de la terre d'Algérie ".

Dans les conditions difficiles du maquis, Si M'Hamed veillait aussi à maintenir le moral des troupes. Il avait un sens de l'humour particulier, qui lui permettait de contourner une question délicate, de résumer des questions difficiles. Il mettait alors de côté la gravité naturelle du personnage pour en laisser percer un autre volet.

En 1956, un de ses cousins, alors lycéen, a rejoint l'ALN. Si M'Hamed avait organisé une grande réunion pour expliquer les résolutions du

congrès de la Soummam. Au milieu de son discours, il aperçut son cousin, qu'il n'avait pas encore vu auparavant. Il le salua, et lui demanda s'il avait commis un attentat avant de rejoindre le maquis.

- Non, répondit le jeune homme.

- Pourquoi ?

- J'ai essayé mas je n'ai pas pu.

- Tu aurais pu mener un attentat contre mon père, lui dit Si M'Hamed. C'est facile. Tu peux arriver jusqu'à lui sans problème. Et il partit d'un grand éclat de rire.

Il nous raconta ensuite son histoire. En 1952, Si M'Hamed a été arrêté par la gendarmerie de Khemis-Miliana pour ses activités nationalistes. Son père se rendit alors auprès du Bachagha Bentayeb, un homme alors tout puissant. Les deux hommes mirent sur pied un scénario pour faire libérer le détenu.

- On ira le voir ensemble, dit le Bachagha. Je lui donnerai un coup de pied et le blâmerai devant les gendarmes, en le traitant de vaurien qui ose défier la France. Ainsi, on aura l'impression de corriger une simple erreur d'un jeune trop impétueux.

Effectivement, le scénario fonctionna à merveille. Sauf pour l'amour-propre de Si M'Hamed.

- En plus de du coup de pied du bachagha Bentayeb, j'ai reçu un coup de bâton de mon père, nous raconta-t-il. Le père voulait donner du crédit à leu action et c'est Si M'Hamed qui en pâtit.

Il s'agissait des aléas d'une période de jeunesse, que Si M'Hamed a totalement consacrée à l'activité politique. Arrêté, détenu avant l'indépendance, obligé de se cacher ensuite, il fait partie de ces hommes qui n'ont ni vie privée, ni fortune, ni biens personnels. Il a vécu et il est mort pour un idéal. Malgré un sens de l'humour assez prononcé, il restait un homme austère, vivant simplement, peu porté sur les plaisirs et le luxe. Il était d'une moralité sans faille.

Il était peu intéressé par le pouvoir et les honneurs qui s'y attachent. Il mettait sa vie au service de la révolution, comme tous les moudjahidine. Il a toujours refusé de se rendre à l'extérieur, malgré les sollicitations en

ce sens. Pendant que d'autres colonels et chefs de Wilaya se transformaient en diplomates, en bureaucrates ou en futurs putschistes, Bougara continuait à sillonner les maquis de la Wilaya IV. Il préférait rester auprès de ses hommes, ce qui constituait, pour lui, la plus grande forme d'honnêteté morale et intellectuelle, et la meilleure forme de militantisme. Il savait que ses chances de survie étaient minimes, mais il refusait de se retrouver aux frontières, particulièrement après avoir été convaincu que les responsables de l'extérieur vivaient dans un autre monde, largement déconnecté de la réalité de l'intérieur.

Bougara est resté chef de Wilaya pendant trente mois. Il les a passés sur le terrain, sans jamais se rendre à l'extérieur. C'est la plus longue période passée par un chef de Wilaya auprès de ses hommes. C'est une attitude qui a fortement déteint sur les chefs de la Wilaya IV qui lui ont succédé, notamment Si Mohamed Bounaama et Si Hassan : eux aussi ont toujours refusé de se rendre à l'extérieur, préférant rester auprès des moudjahidine.

### **La mort de Bougara**

Comme d'autres compagnons, Bougara préférait la chahada. Il y a eu droit. C'était le 5 mai 1959. Ce jour là, je pleurai, pour la première fois que j'avais rejoint l'ALN.

Deux jours avant sa mort, Bougara avait établi un contact radio avec l'état-major. Il a notamment transmis un compte rendu de la bataille de Reguita, et a terminé la communication en informant l'état-major qu'il établirait un nouveau contact, dès que la situation le permettrait.

Le lendemain, Bougara fut surpris par un nouveau contact radio, établi par l'état-major. Cet appel était intrigant. Il contrevenait à plusieurs règles. En premier lieu, le contact devait généralement avoir lieu à l'initiative de la Wilaya, et non de l'état-major, pour des raisons pratiques évidentes : le commandement de la Wilaya ne pouvait jamais prévoir à l'avance quand il serait en mesure de transmettre ou d'être à l'écoute. En outre, le code utilisé avait été abandonné depuis longtemps, car les services spéciaux français avaient réussi à le déchiffrer. Enfin, le message transmis n'était guère important. Il ne justifiait pas le recours à cette pro-

cedure exceptionnelle. L'état-major informait le commandement de la Wilaya qu'une colonne française devait se rendre le lendemain de Blida à Ksar El-Boukhari, et lui demandait de lui tendre une embuscade. L'ordre lui-même était insensé. C'est en effet au commandement de la Wilaya d'apprécier une situation militaire sur le terrain, et de prendre l'initiative des opérations militaires. Il n'avait pas à sa disposition des troupes de manière permanente pour mener des opérations sur simple injonction.

L'attitude de l'état-major a provoqué la colère de Si M'Hamed. Le contact radio était une erreur. L'utilisation du poste de transmission était une opération risquée. Les consignes étaient claires. On ne devait y avoir recours que pour des raisons importantes. Aussitôt après la communication, il fallait se déplacer rapidement. L'armée française disposait de moyens de détection performants, qui lui permettaient de localiser l'opérateur. Des bombardements avaient systématiquement lieu à l'endroit d'où le contact avait été établi, quelques minutes ou quelques heures plus tard.

Les services spéciaux français avaient consacré au poste de transmission de la Wilaya IV un rapport détaillé une année auparavant, le 30 juin 1958. Ils en avaient signalé la présence, ainsi que les lieux à partir desquels des communications avaient été établies. Ils avaient cité Ouled Bouachra.

A ces règles de base recommandant la prudence, s'ajoutait une conjoncture délicate. L'armée française venait de lancer les grandes opérations militaires initiées par le général Challe, à qui De Gaulle avait confié la " pacification " de l'Algérie. L'ALN était sur la défensive. Amirouche et Si Haouès étaient morts deux mois auparavant. Bougara était devenu l'homme le plus recherché de l'intérieur. L'état-major français avait fait de son élimination une priorité absolue. C'était une raison supplémentaire pour inciter à la prudence.

Bougara se trouvait alors dans la région de Ouled Bouachra, à l'ouest de Médéa, depuis le 15 mars. Peu auparavant, il avait participé à une grande bataille près de Djebel Ellouh, au sud de Aïn-Defla. Il y avait pris part malgré les consignes de prudence. Il avait confié sa sacoche, contenant des documents de grande importance, à un moudjahid, lui-même se chargeant de mettre à l'abri un blessé, un jeune moudjahid pour qui il avait une affection particulière.

Cette sacoche était légendaire. L'homme à qui elle a été confiée a été tué. Un autre moudjahid l'a récupérée. Il a été tué à son tour. Puis un troisième. Les hommes en avaient fait une fixation. Elle était devenue aussi importante que le chef de Wilaya lui-même. Quatorze hommes en tout sont tombés ce jour là, pour protéger Bougara et sa sacoche.

Depuis, il était revenu dans les montagnes à l'est de Médéa, PC traditionnel de la Wilaya. Il se trouvait dans cette région, le 4 mai 1959 au soir, quand la katiba Zoubiria est arrivée sur les lieux. Elle revenait de l'Ouarsenis, où elle avait été dépêchée pour prêter main forte aux unités de la zone 3, soumise alors à l'opération Courroie.

Bougara a longuement discuté avec les hommes de la katiba Zoubiria. Il leur donnait l'accolade, s'attardait avec chacun, s'inquiétait de leur moral, leur demandait des nouvelles de leurs familles et des compagnons. Il était souriant, radieux. Il taquinait les uns, réconfortait les autres, alternant humour et sérieux. Il réussissait à créer ce sentiment de solidarité et de fraternité exceptionnel, cette communion qui a marqué tous ceux qui l'ont approché. Il avait ce don de créer du bonheur chez les autres, officiers, hommes de troupes et civils qui nous hébergeaient. A ses côtés, chacun se sentait fier d'appartenir à l'ALN.

En pleine nuit, des éclaireurs ont sonné l'alerte. Des unités françaises faisaient mouvement dans le secteur. Elles étaient en opération depuis le 23 avril, dans le cadre de l'opération Couronne. Elles avaient atteint les premières lignes où se trouvaient les guetteurs.

Si M'Hamed a donné l'ordre de se disperser. Il était dangereux de rester ainsi groupés, face à une armée puissante. Il m'a donné l'ordre d'évacuer la katiba Zoubiria, précisant que je devais éviter à tout prix le moindre accrochage avec les unités françaises. Les hommes étaient fatigués, éprouvés par ce qu'ils avaient subi dans l'Ouarsenis et durant le trajet du retour. De plus, ils étaient à court de munitions.

Lui-même, avec son escorte, prendrait une autre direction, pour se rendre vers le PC de la Wilaya. Les ordres rapidement donnés, tout le monde était prêt à partir, en quelques minutes. Bougara fit quelques pas, puis m'a de nouveau appelé :

- Si Lakhdhar, Si Lakhdhar !

Je m'approchai de lui.

- Tu as bien compris les ordres ? demanda-t-il.
- Oui, répondis-je.

Les ordres étaient simples. Il n'y avait rien à ajouter. Les officiers avaient acquis cette capacité de s'adapter au combat, et de lire les pensées de leurs supérieurs. Il n'avait pas besoin d'insister, ni de donner des précisions. Était-ce une prémonition ? Un signe du destin ? L'homme avait simplement besoin de parler. Comme si une force inconnue lui indiquait alors que ce serait peut-être notre dernière rencontre.

Il me prit la main et, tout en me piquant sur la paume, il parlait :

- Si vous êtes engagé dans un accrochage, agis comme la guêpe, dit-il tout en me piquant. Tu piques et tu te retires.

Je le saluai de nouveau. Il partit. C'était notre dernière rencontre. Il devait se rendre dans la région de Ouled Antar, sur une montagne qui dominait le cours du Cheliff, pendant que moi-même, à la tête de la katiba Zoubiria, je devais me rendre vers Ouled Benaïssa.

Je pris une piste, à flanc de montagne, pour éviter les unités françaises qui avaient commencé à gravir la montagne. De son côté, Bougara avait rapidement regagné son PC, où il avait trouvé une section, qui avait en charge le poste de transmission, la cause de tant de nos drames.

La situation était grave. En faisant rapidement le point, les moudjahidine avaient rapidement réalisé que l'opération de ce 5 mai 1959 n'était pas une simple opération de routine, comme on en avait pris l'habitude. Les unités engagées étaient plus nombreuses, et sa durée exceptionnelle. Il s'agissait d'une opération d'envergure. Bougara fut informé de la conclusion à laquelle étaient arrivés les officiers : l'opération était destinée à briser la Wilaya IV, et lui-même était la cible principale.

Il choisit alors de revenir sur ses pas, vers l'endroit où nous nous étions séparés. De là, il trouverait un guide pour nous rejoindre. Avec la katiba Zoubiria, il se sentirait en sécurité. Il repartit alors, avec une escorte légère. Mais le jour s'est levé avant qu'il ne puisse nous atteindre.

J'avais pris position, avec la katiba, sur une crête. Vers dix heures, éclatèrent les premiers coups de feu. J'avais suivi l'avancée des troupes fran-

çaises, plus bas. Bientôt, je pus entendre même leurs voix. Je pouvais maintenant voir les militaires français ramper, avançant prudemment pour converger vers un endroit qui semblait le centre de l'accrochage.

Mais je ne savais pas que Si M'Hamed se trouvait à cet endroit précis. Je pensais qu'il avait regagné son PC, dans une région montagneuse, à l'ouest de la route menant de Berrouaghia vers Ksar El-Boukhari, à l'ouest de Boghar. Je suivais ses ordres : éviter le combat. J'ai discuté brièvement avec le chef de la katiba, Mahmoud Ramdane, pour tenter de savoir qui étaient les hommes accrochés par les unités françaises. Pour moi, il s'agissait soit de responsables de liaisons, qui n'avaient pas encore quitté les lieux, soit d'une autre unité, de passage, accidentellement tombée dans l'embuscade. Mahmoud Ramdane n'avait pas, lui non plus, d'informations précises.

En fait, l'homme que j'admirais le plus, celui qui constituait pour moi le modèle absolu du militantisme, était pris dans un accrochage, ce que j'ignorais. Et moi-même, obéissant à ses ordres de ne pas exposer la katiba Zoubiria, j'avais assisté, sans le savoir, à sa mort, alors qu'il voulait précisément revenir chercher protection auprès de cette katiba.

Le feu a brusquement cessé, comme il avait commencé. Mais les unités françaises se dirigeaient maintenant vers nous. Bientôt, elles allaient nous découvrir. Il fallait tirer profit de l'effet de surprise. Nous organiser, pour frapper un bon coup, et nous replier rapidement, avant que les unités françaises ne puissent nous encercler totalement. La décision se fait en quelques secondes. Elle dépend totalement de notre capacité à utiliser au mieux la surprise, notre puissance de feu, et notre mobilité.

Le résultat fut au-delà de nos espérances. Les hommes de la katiba Zoubiria étaient aguerris, se complétaient parfaitement, et avaient totalement intégré les impératifs de la guérilla. Quand leurs armes crachèrent le feu, ce fut l'enfer. En moins d'une minute, nous avions pris un avantage décisif. La première ligne de l'unité française en face de nous fut décimée. Un premier butin s'élevait à quatorze armes individuelles, et un pistolet mitrailleur. C'était inespéré.

Mais on n'avait guère le temps d'exprimer notre joie. Il fallait profiter de la pagaille pour partir rapidement. Il était hors de question de mener



une vraie bataille, dans laquelle nous n'avions aucune chance. Nous avons pris la direction du douar de Heraoua. Quelques minutes de repos, et nouveau départ, cette fois-ci vers Hannacha, cinq kilomètres plus au nord. La nuit était notre complice. Il fallait mettre le maximum de distance entre nous et les unités françaises.

Celles-ci ne pouvaient cependant rester sur un tel échec. Aux premières lueurs du jour, il fallait de nouveau se rendre à l'évidence. Les forces françaises étaient là. C'était un déploiement impressionnant. Mais lourd. Les soldats français étaient prudents. Ils avançaient prudemment, en terrain presque découvert, s'attendant à chaque instant à subir le feu de l'ALN.

Pour nous, les choses se présentaient de manière très simple. Il serait difficile de rééditer le coup de la veille, mais il était toujours possible de choisir le bon moment, le bon endroit, lancer une violente attaque, et repartir rapidement. Nouvelle tentative, nouveau succès. Nous avons même réussi à faire prisonnier un soldat français.

En faisant rapidement une revue des effectifs de la compagnie, nous nous sommes retrouvés face à une situation cocasse. Quand on comptait les hommes, comme il était de tradition après chaque accrochage, pour vérifier si nous avions des pertes, on s'apercevait que le nombre y était. Pourtant, un moudjahid était absent. Nouveau compte : il est bon. Mais un moudjahid manquait toujours à l'appel! Finalement, on s'est aperçu où se trouvait l'erreur. Un vieil homme, inconnu, était là, parmi les hommes de la compagnie. Il portait plusieurs armes. Il se rendait tranquillement au douar Ouled Benaïssa, quand il s'était trouvé au cœur de la bataille. Il a ramassé des armes qui appartenaient à des soldats morts, et avait tout naturellement suivi la compagnie. Il ne voulait plus nous quitter.

Nous avons perdu assez de temps avec cette revue d'effectifs. Il fallait repartir, cette fois-ci vers le sud, pour revenir là où j'avais quitté Bougara. Nous avons pris un nouvel itinéraire, pour brouiller les pistes. Il était impossible aux forces françaises de deviner que nous sommes revenus à notre point de départ. Les hommes pouvaient enfin se reposer un peu.

### Questions sans réponse

Je m'isolai pour préparer un détaillé sur les deux opérations, en vue de l'envoyer à Si M'Hamed Bougara. Je l'informais que nous avions un prisonnier français. Je cherchai notre " ittisal " (chargé des liaisons) pour lui confier la lettre, mais il était impossible de le retrouver. Il avait du quitter le secteur au début de l'opération de ratissage lancée par l'armée française. Je demandai un deuxième guide, et lui transmis les consignes.

Pendant que je lui remettais la lettre, j'entendis la voix triste de Si M'Hamed me rappeler ses recommandations : prendre soin de la compagnie, ne pas oublier la tactique de la guêpe, frapper et disparaître. Il me parlait aussi de ce contact radio établi par l'état-major. J'entendais distinctement sa voix, comme s'il était là, en face de moi. Je ne sais combien de temps je restai ainsi.

J'étais encore absorbé par cette voix quand l'émissaire revint vers moi. Il m'a informé que, sur son chemin, il a rencontré Kaddour Baghdadi, secrétaire de la zone. Celui-ci était seul. Il affirmait que Bougara avait probablement été tué lors de l'accrochage de la veille.

Je lui ordonnai de ramener rapidement Kaddour Baghdadi. Aussitôt arrivé, celui-ci a déclaré, d'une voix éprouvée, qu'il ne restait plus personne des hommes d'escorte de Bougara. Ils avaient été tous tués. Lui seul avait survécu. Il n'avait pas trouvé de trace de Bougara. Il ne savait s'il avait été tué, fait prisonnier, ou s'il se cachait simplement en attendant que les unités françaises se retirent. C'est lui qui m'a expliqué pourquoi Bougara ne s'était pas rendu à son PC, préférant revenir en notre direction pour se confondre avec la katiba Zoubiria. Malheureusement, le jour s'était levé, et il n'avait pu nous rejoindre.

Je ne pus tirer davantage de Kaddour Baghdadi. Il était sous le choc. Il bégayait, pleurait sans arrêt, parlant de manière confuse. Il était impossible de le questionner pour connaître les détails. Je décidai alors de me rendre sur les lieux de l'opération, en compagnie de plusieurs moudjahidine, dont Djelloul et Benguerbane. Nous y sommes rapidement arrivés. L'endroit était désert. C'était un terrain boisé, très accidenté, en pente. Des passages étroits permettaient à peine de se déplacer.

Nous avons fouillé l'endroit pierre par pierre. Nous avons cherché partout. Pas trace de Bougara. J'ai trouvé sa kachabia, que je connaissais. Je l'ai époussetée, et enlevé les feuilles d'arbres qui s'y étaient accrochées. Elle ne portait aucune trace laissant supposer que son propriétaire avait été touché. Aucune trace de balle, ni de sang.

Un peu plus loin, je trouvais un chèche. Il appartenait à Bouchouchi. Pas de trace de balle non plus, ni de sang. C'était pourtant le premier recours pour faire un bandage sommaire, pour un blessé. À côté, des lunettes, en bon état, et tout près, un pull-over en laine verte, appartenant à Mohamed le Moussebel. C'était le seul vêtement portant des marques de violence, avec des impacts de balles qui l'avaient transpercé, et de la boue mélangée à du sang coagulé. Un peu partout, des douilles, et des traces de pas. Il s'agissait de chaussures militaires françaises.

Il fallait descendre encore, pour trouver les corps des hommes d'escorte de Bougara. L'un d'eux était étendu sur le dos, un autre sur le ventre, un troisième s'était appuyé à un tronc d'arbre. À les voir, je pouvais presque reconstituer l'accrochage qu'ils avaient subi, comment ils s'étaient relayés pour tirer, tout en se repliant, à tour de rôle.

Par contre, il n'y avait toujours pas trace de Bougara, ni des officiers qui l'accompagnaient. Peut-être avait-il réussi à s'en sortir. Peut-être était-il blessé, quelque part, attendant des secours. Il fallait poursuivre les recherches, tenter de retrouver des traces, retourner les pierres, pour trouver un indice quelconque. Mais tous nos efforts restaient vains.

Nous sommes restés ainsi dans l'incertitude, pendant deux journées entières, formulant mille hypothèses, nous accrochant au plus petit espoir. Jusqu'au 8 mai. Ce jour là, des avions militaires français ont largué des tracts sur la région. Avec un message funeste, annonçant la mort de Bougara.

Il fallait bien admettre la réalité. Bougara était mort. Cet homme qui, par une simple phrase, avait fait pleurer des centaines de moudjahidine, un soir de décembre 1958, nous avait quittés. La veille de la bataille de Mokorno, quatre mois auparavant, il avait rassemblé les hommes de plusieurs compagnies, leur avait fait un bref discours, avant de leur demander de fraterniser. Ils s'étaient alors embrassés en pleurant. Des centaines

d'hommes ont pleuré ce soir là, du plus jeune au plus âgé. Près de 150 d'entre eux sont morts dans les jours qui ont suivi, emportant avec eux ce sentiment de bonheur absolu de servir une cause juste, sous les ordres d'un homme exceptionnel.

Quinze hommes en tout sont tombés avec Bougara. Le capitaine Rachid Bouchouchi, Mohamed le Moussebel, Amar, Dahou, Bouziane, le chef du centre d'approvisionnement, et dix hommes d'escorte.

Mais pour nous, il fallait repartir. J'avais totalement intégré la manière de penser de Bougara. Il n'y avait même pas à se poser la questions : que faire après la mort de Bougara ? Les réponses étaient toutes prêtes. Repartir à l'assaut, inlassablement, pour prouver que la révolution est un immense mouvement populaire impossible à contrer. Reprendre l'initiative, repartir à l'attaque, ne jamais se lasser, former de nouveaux hommes, mobiliser la population, étendre l'organisation. C'est un travail continu, permanent, qui ne s'arrêtera que le jour de l'indépendance.

Le commandement de la Wilaya IV a décidé d'organiser une série d'opérations spectaculaires pour montrer que la révolution avait, certes, perdu un grand dirigeant, mais qu'elle était suffisamment forte pour se poursuivre. Malgré la poursuite de l'opération Couronne, nous avons réussi à reprendre l'initiative, par une série de coups de mains audacieux. Les accrochages étaient nombreux, quotidiens.

Au cours d'une de ces batailles, Kaddour Baghdadi, le seul survivant de l'opération dans laquelle est mort Bougara, a été fait prisonnier par l'armée française. En raison de la conjoncture difficile, avec des accrochages quotidiens, nous n'avions pas eu le temps de lui demander tous les détails sur la mort de Si M'Hamed.

Au bout d'une longue période de recherches, nous avons réussi à retrouver la trace de Kaddour Baghdadi. Il était détenu au camp de Camora. Il avait envoyé un message, nous informant de son lieu de détention, par le biais d'une vieille dame dont deux fils, également originaires de Médéa comme Baghdadi, se trouvaient dans le même camp.

Une lettre lui fut envoyée, pour lui demander de nous informer des détails de la mort de Bougara. Il nous envoya, par retour, une nouvelle lettre, avec les détails demandés. Sa lettre fut malheureusement découverte.

Les autorités coloniales ont alors compris l'importance de cet homme. Il fut aussitôt exécuté, emportant avec lui le secret sur la mort de Bougara.

Plusieurs questions restent, pour l'heure, sans réponse. Qu'est-ce qui a motivé le contact radio établi par l'état-major avec le commandement de la Wilaya IV, la veille de la mort de Bougara ? Nous avons vu que les raisons officiellement invoquées apparaissent peu crédibles. Il reste à envisager l'autre hypothèse : le contact radio avait été établi par les services spéciaux français, à la veille du déclenchement d'une grande opération. Ils voulaient s'assurer de la présence de Bougara.

Autre question restée sans réponse : où se trouve le corps de Bougara ? Nos recherches ont duré longtemps, sans résultat. Par contre, l'armée coloniale a pu affirmer avec certitude qu'il avait été tué. Sur les lieux de l'accrochage, nous avons retrouvé des traces de pas de militaires français. Avaient-ils retrouvé le corps de Bougara, et l'avaient-ils emporté ? Où se trouve-t-il alors ? Bougara était-il vivant, blessé, quand ils sont arrivés sur les lieux ? L'ont-ils froidement assassiné, par la suite, comme c'était l'usage ?

Le mystère demeure entier. Le 15 mai 1959, dans une nouvelle tentative de semer le trouble au sein de l'ALN, les services spéciaux français ont fait courir la rumeur selon laquelle Bougara avait été tué grâce à des informations obtenues auprès de ses proches. Des rumeurs absurdes, démenties par les faits. Par contre, les officiers français alors en service doivent savoir ce qu'il en est réellement. Les archives de l'armée française doivent certainement contenir des informations précieuses sur la question. Elles peuvent nous éclairer. A moins qu'elles n'aient un caractère aussi honteux et criminel que ce qui a été révélé sur la mort de Ben M'Hidi.

Près d'un demi-siècle après sa mort, le corps de Bougara n'a toujours pas été retrouvé. Il n'a pas encore eu droit à une sépulture digne de sa grandeur. L'Algérie ne l'a pas encore dignement honoré tant qu'elle ne l'aura pas fait. Elle dispose des recours nécessaires pour y arriver. Elle doit le faire.

Pour moi, c'est une dette. A la fois envers cet homme, qui a été mon frère, mon maître, mon chef. Et aussi envers cette cause qu'il a servi dignement.

## **BOUNAAMA**

Avec Si M'Hamed Bougara, Si Mohamed Bounaama a été le Commandant de la Wilaya IV qui m'a le plus marqué. Bougara a dirigé la Wilaya IV quand elle était à l'apogée de sa puissance. Il y a instauré une forme de commandement qui nous a profondément marqués. Il a étendu l'influence du FLN-ALN de manière jamais égalée.

Si Mohamed, de son côté, a hérité du commandement de la Wilaya dans les moments les plus difficiles, au lendemain de l'affaire de l'Elysée, et des grandes opérations militaires menées après l'avènement de De Gaulle au pouvoir en France.

La Wilaya IV en avait terriblement souffert. Dans un premier temps, ce fut l'opération Couronne, lancée en mars 1959 en Wilaya V, mais qui s'est étendue en Wilaya IV, car l'Ouarsenis, avec les régions de Tissemsilt, Chlef et Relizane faisaient partie la zone ouest, selon le découpage de l'état-major français. De nombreuses unités de la Wilaya V se sont d'ailleurs repliées en Wilaya IV durant cette opération.

45.000 hommes furent mobilisés pour cette opération, qui fut suivie par l'opération Courroie, en Wilaya IV. En plus de ceux qui avaient participé à l'opération Couronne, 15.000 hommes supplémentaires furent mobilisés cette fois-ci, avec des moyens militaires que nous n'avions jamais vus auparavant en Algérie. Elle se poursuivit ensuite vers l'est, avec les opérations Jumelles en Wilaya III, Pierres Précieuses en Wilaya II et Etincelle dans les Aurès. Ce fut le plus grand effort militaire fourni par l'armée française, dans une grande tentative d'en finir avec la révolution.

Ces grandes opérations étaient elles-mêmes suivies par d'autres, destinées à " nettoyer " le terrain. Ce fut l'opération " Matraque " et " Cigale " en Wilaya IV, et " Courtoise " en Wilaya III.

C'est dans ces conditions difficiles que Si Mohamed a été nommé chef militaire de la Wilaya. Il secondait Si Salah, devenu chef de Wilaya, après la mort de Si M'Hamed Bougara, tombé un mois et demi après le lancement de l'opération Courroie.

J'avais déjà rencontré Bounaama, mais je commençai à bien le connaître à partir de janvier 1960. J'étais alors chef de la zone 2, au centre de la wilaya IV. Lui-même devenait chef militaire de la Wilaya.

C'était un homme mince, de taille moyenne, avec un regard perçant. Tout son personnage se trouvait dans son regard, un regard qui semblait lire les pensées de son interlocuteur.

Il avait une sorte de tic. Quand il se trouvait face à un problème, il se redressait, ramenait la tête en arrière, comme pour se préparer physiquement à faire face, de toute son énergie. Il donnait l'impression d'un guépard sur le point de bondir.

Il parlait peu, sèchement, quand il agissait comme responsable. Mais avec les djounoud, il se comportait de manière très simple. Il savait se mettre au niveau des djounoud quand c'était nécessaire.

Il n'aimait pas s'isoler. Il préférait la présence de ses compagnons, aimait se retrouver au sein d'une compagnie, bien que ceci ne soit pas recommandé d'un point de vue sécuritaire. Les consignes, en termes de sécurité, prévoyaient en effet d'éviter la présence du chef de Wilaya parmi une unité nombreuse qui risquait d'être repérée et rendait la retraite plus difficile.

C'était aussi un homme d'une rare vigilance. Il aimait la rigueur. Parfois, il en faisait une obsession. " Ce n'est ni le nombre, ni la qualité des hommes, ni le temps, ni le lieu qui font la force de la révolution, disait-il souvent. C'est la discipline et la rigueur qui font la révolution ".

Il accordait beaucoup d'importances aux détails, parfois trop, notamment quand il s'agissait d'organisation et de respect des consignes. Il m'a ainsi envoyé une lettre m'ordonnant de sanctionner le chef de la région 3, zone 2, qui avait un jour manqué de ravitaillement. Il s'agissait de Saad Bouslimani, originaire d'El-Affroun. Dans sa lettre, il me décrivait Bouslimani de manière très négative. Pourtant, je connaissais bien cet homme, qui était très populaire, à cause d'une certaine souplesse dont il faisait preuve avec ses hommes.

Peu après, Bounaama était de passage dans cette zone. Je lui présentai Saad. On a discuté. Finalement, Si Mohamed a changé d'avis au contact direct avec Saad. Il voulait toutefois lui faire des reproches, de manière moins directe cette fois-ci.

- Décris moi un responsable, lui demanda-t-il.

- C'est un homme simple, informé, compréhensif, qui a le sens du sacrifice, toujours à la pointe du combat, répondit Saad Bouslimani.

- C'est le responsable de Tamezguida que tu décris, répondit Si Mohamed. Un chef, c'est celui qui sait choisir ses collaborateurs, et les faire travailler.

Ses qualités de chef militaires étaient, quant à elles, exceptionnelles. Chef militaire de la zone 3, où il avait succédé à un autre homme d'envergure, Si Mohamed Baghdadi, il avait réussi à faire de l'Ouarsenis une zone interdite d'accès à l'armée française. Auparavant, il avait eu à faire face au maquis de Kobus, aux troupes du Bachagha Boualem, et aux multiples tentatives de manipulation qui avaient eu lieu dans cette région.

C'est donc un homme aguerri que je rencontre le 14 janvier 1960, à Ouled Bouachra, en région 4 de la zone 2, pour la première réunion du conseil de Wilaya depuis la mort de Si M'Hamed, sept mois plus tôt. Il fallait faire le bilan, après l'opération Courroie, et tout reconstituer. En premier lieu, les conseils de Wilaya et de zones, qui avaient été décimés. Le premier bilan était terrible. Plus de 2.000 pertes ont été enregistrées dans nos rangs durant l'année 1959.

Sous la pression, les zones avaient perdu le contact avec le commandement de wilaya et avec leurs régions. Pour nous, la priorité durant cette période avait été de laisser passer l'orage. On aviserait plus tard pour réparer les dégâts.

Naturellement, la réunion du Conseil de Wilaya a débouché sur la nécessité de revoir la tactique militaire. Il fallait revenir à des méthodes plus traditionnelles de guérilla, dissoudre les compagnies pour les faire éclater en groupes et sections.

Jusque là, l'armée française avait fait face avec des unités dispersées. Nous avions pu, de notre côté, regrouper nos forces pour frapper. Désormais, face aux grands rassemblements de type rouleau compresseur de l'armée française, nous devons nous disperser.

D'autre part, le conseil de Wilaya avait noté l'absence totale d'informations sur les grandes opérations de l'armée française. Nous n'avions pas d'idée précise sur la nature de ces opérations, leur durée, leurs objectifs, leur calendrier. Force était de constater que l'état-major et les servic-



es de renseignements de la révolution, le MALG, ont enregistré une sérieuse défaillance, en ne donnant aucune information. Si Mohamed et Si Salah avaient une vision très négative de la direction de l'extérieur. Leur point de vue s'en trouva renforcé.

J'étais responsable de la sécurité de cette réunion, qui se tenait dans la zone que je dirigeais. Il faisait très froid. Il avait neigé, et les déplacements étaient difficiles. Le climat de la réunion était lui aussi difficile. Il fallait faire le décompte de nos pertes, tous ces hommes qui avaient été nos frères, nos compagnons. C'était aussi la première fois qu'on réutilisait le poste de transmission depuis la mort de si M'Hamed, tombé dans ce secteur.

L'opérateur s'appelait Allel. Je vis le premier message envoyé à l'état-major. Neuf pages au total, envoyées en plusieurs étapes. Le message portait notamment cette question adressée à l'état-major, avec lequel les relations se détérioraient : " est-ce que ce qu'on appelle l'état-major de l'est et de l'ouest sont des ailes pour la révolution ou des pièges ? "

Mais le poste de transmission était décidément une malédiction. Pendant la réunion, l'armée française déclencha une nouvelle opération. Allel, l'opérateur, a été fait prisonnier. Le chef de zone, Hadj Benaïssa, et un autre homme, Hmimed, sont morts. Un médecin, Yahia Farès, a été blessé. Il sera pris et assassiné plus tard à Médéa. C'était le neveu de Abderrahmane Farès, futur président de l'administration intérimaire.

Cette situation a fortement influé sur la situation en Wilaya IV, pour déboucher sur l'affaire de l'Elysée. Mais là encore, Si Mohamed Bounaama fit preuve d'une formidable énergie, et d'une force morale extraordinaire. Il réussit à retourner la situation, à relancer la lutte armée et l'activité politique, grâce à une capacité d'adaptation hors du commun.

Il l'avait déjà montré par le passé. Avant 1954, lors de la crise du MTLD, Bounaama avait été un partisan de Messali Hadj. Militant syndicaliste dans l'Ouarsenis, loin des luttes d'appareils d'Alger, il se contentait de mener l'action sur le terrain, et faisait confiance à Messali. Il a participé au congrès du MTLD tenu en 1953 à Hornu, en Belgique, congrès qui avait définitivement consacré la cassure au sein du parti.



En haut, de gauche à droite: Bounaama, Khaled Aïssa Bey, Mohamed Teguia, Abdelkader Ouadfel

En bas, le corps de Si Mohaed Bounaaù, avec plus de vingt impacts de balles





**Si Mohamed Bounaama**

Arrêté en novembre 1954, il a rejoint l'ALN aussitôt libéré, en 1955. Il avait eu la force morale de se remettre en cause, de revoir son analyse, d'examiner les positions des uns et des autres, et de constater l'impasse dans laquelle se trouvait Messali. Il avait rapidement fait le choix de la lutte armée, menant une guerre impitoyable contre les messalistes et les partisans de Kobus dès le moment où il a rejoint l'ALN.

Après l'affaire de l'Elysée, il avait eu la même force morale pour redresser la situation, avant d'organiser l'ultime fête, celle de sa propre mort. C'est ma conviction profonde.

Je crois que Si Mohamed a été profondément affecté par l'affaire de l'Elysée. Il s'était rendu compte de son erreur, me semble-t-il. Il avait condamné ses compagnons, après avoir suivi leur démarche pendant un moment de flottement durant lequel il ne savait sur qui compter et jusqu'où s'étendait l'opération. Dès qu'il en a eu l'occasion, il a réagi positivement, mettant fin à l'histoire de l'Elysée. Mais quelque part, l'histoire l'avait marqué. Il devait se sentir coupable.

Nous sommes alors en été 1961. Les négociations entre le GPRA et les autorités françaises ont commencé. L'indépendance est visible. Les temps ont changé. Et Si Mohamed était hanté par ses anciens compagnons. Il voulait sans doute, dans un dernier feu d'artifice, montré qu'il n'avait jamais agi par égoïsme, que ce qu'il avait fait était dicté par les besoins de la révolution, et ne constituait en aucune façon une fuite de responsabilités, encore moins un changement dicté par la direction du vent.

Il se trouvait alors dans la zone que je dirigeais. Il m'a donné l'ordre de ramener le poste de transmission et un opérateur à Blida, au coeur de la Mitidja. Je tentai de le convaincre de ne pas le faire. Je lui dis que, de mon point de vue, le Chef de wilaya ne doit pas se trouver en ville où il était trop exposé. Je lui rappelai tous les malheurs que nous avions subis à cause du poste de transmission : d'habitude, nous l'utilisions seulement la nuit, et on l'enfouissait aussitôt après pour changer de cantonnement. Mais cela provoquait toujours la même réaction : un avion survolait toujours la zone d'émission peu après l'utilisation du poste de transmission.

Si Mohamed me répondit sèchement. Je devais me contenter d'appliquer les ordres. Je devais ramener auprès de lui Mohamed Teguaia, le chiffreur, et Abdelkader Ouadfel, l'opérateur. Il me dit de ne pas discuter.

J'étais certes responsable de la sécurité de mon supérieur, mais j'ai appliqué les ordres, les siens. J'avais appris le connaître. Sa physionomie me permettait de comprendre son état d'esprit, de savoir quand il était possible de discuter et quand c'était exclu. Ce jour là, il était clair qu'il n'était pas disposé à discuter.

Nous nous trouvions alors près de Blida, vers Chréa. Nous nous étions réfugiés chez un militant, Hadj Rika. Pendant notre séjour dans ce refuge, deux agents de liaison sont venus voir Bounaama. Il s'agit de Hacine Ferradj, originaire de Blida, et Ahmed " Radiola ". Je ne lui connais que ce sobriquet.

Les deux agents de liaison devaient prendre des messages du commandement de la Wilaya IV pour les transmettre au GPRA, via la Suisse. Pour communiquer avec l'extérieur, Si Mohamed utilisait donc à la fois des émissaires et le poste de transmission. Cela comprenait plus de sûreté pour faire parvenir les messages, mais comportait plus de risques aussi.

J'ai ramené l'opérateur et le chiffreur, et je suis reparti vers le maquis. Entre-temps, Si Mohamed avait changé de refuge, pour se rendre chez les Naïmi, au cœur de Blida, où il a été encerclé le 8 août 1961.

Après sa mort, nous avons été pris de doute. Nous avons naturellement pensée à une bïaa, une trahison. Il nous était impossible de trancher. Un peu plus tard, nous avons mené les enquêtes nécessaires, recoupé toutes nos informations, sans y trouver de faille.

Pour moi, il était difficile d'imaginer que Si Mohamed ait été simplement repéré et tué. C'était un homme d'une vigilance extrême. Il était connu pour ses qualités guerrières, sa capacité d'analyse, son aptitude à tout remettre en cause, y compris les certitudes les plus ancrées, mais aussi pour sa méfiance. C'était le " Loup de l'Ouarsenis ".

Comment a-t-il quitté l'Ouarsenis pour s'exposer au danger de la sorte? Comment peut-il tomber dans un piège primaire ? Les impératifs de lutte ne justifiaient pas, à eux seuls, cette prise de risques. Certes, Si Mohamed n'était pas homme à rester dans l'imprenable Ouarsenis, loin du champ de bataille, laissant les choses se faire sans lui. Mais il savait

mesurer les risques. Il était le mieux placé d'entre nous à savoir que l'usage d'un poste de transmission était une source de danger.

J'avais appris à connaître Si Mohamed. Le chef de Wilaya, le guerrier, mais aussi l'homme. Je savais qu'il était rongé par l'affaire Si Salah. Il savait les négociations pour l'indépendance engagées, que l'issue était proche, une affaire de quelques mois, au plus. Tout ceci m'amène à penser qu'il voulait tomber en chahid, terminer son épopée avant l'indépendance, et ainsi couper court à toute interprétation de son comportement. Il voulait montrer qu'il n'avait pas d'arrière pensée lorsqu'il avait réagi à l'affaire de l'Elysée, que sa seule préoccupation restait la Révolution. Il n'accordait pas d'importance à son destin personnel, bien au contraire. Il considérait le sacrifice suprême, la chahada, comme un geste allant de soi. Il voulait rejoindre les grands hommes qu'il avait côtoyés, comme Bougara, dans une ultime et grandiose cérémonie.

J'ai le sentiment qu'il voulait partir, effectuer le grand voyage, rejoindre ses compagnons, mais il voulait une grande fête pour sa mort. Il voulait une bataille, en pleine ville, un dernier acte retentissant, qui resterait un symbole.

C'est ma conviction. Allah aalem. Dieu seul sait.

### **CHEÏKH TAYEB DJOUGHLALI**

Peu après le congrès de la Soummam, Omar Ousseddik a été nommé responsable des liaisons et renseignements de la Wilaya IV par Sadek Dehilès, qui succédait lui-même à Amar Ouamrane à la tête de la Wilaya. Dès qu'il prit ses fonctions, Ousseddik reçut l'ordre d'effectuer une grande tournée dans la Wilaya pour une visite d'inspection durant laquelle il devait superviser l'application des résolutions de la Soummam.

Nous nous trouvions alors dans les Monts de Chréa. Sadek Dehilès informa Omar Ousseddik qu'il lui donnerait le meilleur guide pour sa tournée. Il désigna à cet effet Cheïkh Tayeb Djoughlali, un géant de près de deux mètres, ancien déserteur de la deuxième guerre mondiale, un pionnier du mouvement nationaliste qui avait effectué plusieurs séjours en prison et côtoyaient les grands noms du mouvement national.

Oussedik et Cheïkh Tayeb se connaissaient peu. Ils partirent, pour cette tournée qui devait les mener vers les monts de Médéa, avant de remonter vers le nord, en direction du Zaccar, et au-delà, le Dahra, en passant par les régions de Hadjout, Miliana, Aïn-defla, jusqu'à Chlef. De là, ils iraient vers le sud, pour rejoindre l'Ouarsenis, et revenir ensuite vers l'est.

Au bout de trois étapes, ils arrivèrent à Tamezguida. Ils eurent le temps de faire connaissance, de discuter, de confronter leurs idées. Omar Oussedik venait de découvrir Cheïkh Tayeb. Il était gêné. Il envoya alors un message au chef de Wilaya, l'informant qu'il rentrait au PC avant de terminer sa tournée. Et il décida effectivement de rebrousser chemin.

Le soir même, il revenait au PC de Wilaya, où il rencontrait Sadek Dehilès. Celui-ci était intrigué du retour de Omar Oussedik, qui n'avait pas effectué sa tournée. Omar Oussedik s'en expliqua.

- Tu m'as promis un bon guide. C'est l'Emir Abdelkader que tu m'as donné, dit-il au chef de Wilaya.

C'est Omar Oussedik lui-même qui m'a raconté ces faits. Lui-même était originaire de Kabylie. Il avait suivi des études au lycée de Médéa. C'était un homme cultivé, avec beaucoup de relations dans les milieux communistes et francophones. Il avait un penchant naturel à mépriser ce qui lui apparaissait traditionnel, anachronique. Il venait de découvrir un monde qu'il ignorait. En rencontrant Cheïkh Tayeb, dont il découvrait l'envergure, il était contraint de revoir tous ses préjugés antérieurs relatifs à la société algérienne traditionnelle, au monde des zaouias, à l'éducation assurée dans les écoles coraniques, aux idées qu'il croyait dépassées et aux militants qu'il croyait pensait incapables de suivre le mouvement imposé par la guerre de libération.

Cheïkh Tayeb, de son côté, était un pur produit de l'école coranique. Il avait appris le Coran, c'était un fakih, un bon connaisseur de la loi coranique. Il avait aussi une grande culture, grâce à une excellente connaissance de la civilisation et de l'histoire musulmanes.

Il eut à côtoyer longuement Omar Oussedik. Les deux hommes ne s'entendaient pas, mais se respectaient. Cheïkh Tayeb s'en est pris à Omar Oussedik plusieurs fois, mais celui-ci gardait un profond respect pour le

Cheikh, qui deviendra chef de la zone 2, avant d'être chargé de mettre de l'ordre en Wilaya VI, où il tombera en chahid, aux termes d'une vie totalement consacrée à la libération de l'Algérie.

Pour ma part, je connaissais Cheikh Tayeb depuis que j'étais tout jeune. Il était l'homme du "nidham", l'homme du PPA-MTLD à El-Omaria, ex-Champelain. C'était un vétéran du nationalisme, un pionnier de la lutte de libération. Ses études coraniques en avaient un homme écouté, influent.

Il avait fait de la prison. Lors des élections de 1948, les célèbres élections de Naegelen, marquées par une fraude inégalée, une émeute avait éclaté à El-Omaria, où Didouche Mourad lui-même supervisait l'action du PPA-MTLD. Il y a eu trois morts, dont Boukhezani et Tahraoui, des blessés et de nombreuses arrestations.

Le jour du vote, des notables étaient venus au village, dont le Bachagha Hmida, le Bachagha Labiadh, le Bachagha Aouar, et le Caïd Djabri. Pendant l'émeute, ils furent jetés dans un gourbi et quelqu'un y mit le feu. Ils faillirent mourir. Ils furent sauvés par un homme qui enfonça la porte du gourbi après s'être couvert la tête pour éviter de suffoquer. Il fut d'ailleurs récompensé. On lui offrit un café situé rue de la Lyre, à Alger, près de la mosquée Ketchaoua.

Cheikh Tayeb fut naturellement accusé, avec M'Hamed Ben Mehal, une autre figure locale du mouvement national. Arrêté, il fut jugé, mais les caïds ont témoigné en sa faveur, ce qui permit d'éliminer le principal chef d'inculpation. Toutefois, d'autres chefs d'inculpation furent maintenus, et il fut condamné à trois ans de prison.

Il fut emmené à la prison de Sour El Ghozlane. Les mêmes notables intervinrent de nouveau en sa faveur, pour le faire libérer avant terme. Le Bachagha Hmida avait lui-même appris le Coran, et c'était un chef de zaouïa. Le Bachagha Labiadh avait de son côté établi une maison des pauvres, dar essabil, chez lui. Leur culture et leur formation poussait les deux hommes à respecter profondément Cheikh Tayeb, malgré leur statut de notables proches de l'administration française. Cela pousse peut-être à nuancer le jugement sur ces notables. Collaborateurs de l'administration coloniale, certains n'en avaient pas moins gardé certaines vertus de solidarité, avant de basculer au sein du mouvement nationaliste.



Cheikh Tayeb avait vécu dans un monde en rupture totale avec le colonisateur. Sa formation, son éducation, ses fréquentations le mettaient en marge de la vie politique " officielle ", liée de près ou de loin à l'administration coloniale. C'était un homme typique de cette Algérie populaire, dans sa manière de parler, ses habits, ses références culturelles et religieuses. Il était cependant un homme ouvert, unitaire, convaincu que l'Algérie serait libérée par l'apport de tous les courants politiques, dans un mouvement qui inclurait toutes les générations, toutes les régions et toutes les croyances. Il a personnellement organisé le transfert de convois d'armes fournis par des militants communistes, auprès d'un réseau dirigé par la sœur de l'aspirant Maillot.

Il avait une foi inébranlable en le " nidham ", ce mot qui désigne à la fois le parti nationaliste, qui ne pouvait être que le PPA-MTLD, puis le FLN, et l'ensemble des réseaux qu'il incluait. Il n'avait guère de vie privée, ni de relations en dehors de l'activité politique. Il avait réussi à instaurer, dans toute la région, un climat qui poussait tous les Algériens à s'orienter naturellement vers l'action politique au sein de cette filière nationaliste.

C'était aussi le symbole. Fortement imprégné de morale islamique, il incarnait la droiture et la détermination. Il était pauvre, mais forçait le respect des riches. Recherché, contraint d'effectuer de longs périple à pied en faveur du " nidham ", il refusait le concours de riches notables qui se proposaient de le transporter.

Au déclenchement de la guerre de libération, il est naturellement parmi les pionniers dans la région. Il milite aux côtés de Bougara, Si Salah, Souidani Boudjemaa, organise le passage de Ben M'Hidi, Abane Ramdane, Krim Belkacem et les autres dirigeants vers la Soummam et assure leur sécurité lors de leur passage en Wilaya IV. Il mène un combat terrible contre les groupes messalistes durant les premières années de la guerre de libération.

Si M'Hamed Bougara l'envoie, en 1959, en Wilaya VI, où de graves dissidences étaient signalées. Si Haouès en fait son adjoint. Mais à la mort de ce dernier, Si Tayeb est assassiné par des hommes de la Wilaya VI. Il est victime d'un phénomène qu'il avait longtemps combattu : le régionalisme.

## **ABANE ET BEN M'HIDI**

Fin juin 1956, j'ai rencontré, pour la première fois, des hommes mythiques, dont le nom était, pour nous, un symbole, un hymne à la liberté, à la foi et au sacrifice. Ils se rendaient au congrès de la Soummam et, sur leur chemin, sont passés par la Wilaya IV, où nous les avons rencontrés dans la région de Chréa. Il y avait Larbi Ben M'Hidi, Abane Ramdane et Benyoucef Ben Khedda, qui venaient d'Alger. Ils ont été accueillis par Amar Ouamrane, Sadek Dehilès, et les chouhada Si M'Hamed Bougara et Tayeb Djoughlali.

J'étais heureux et ému de les voir. Ben M'Hidi était un homme de taille moyenne, calme, avec un visage juvénile, dégageant un tel sentiment d'innocence qu'il vous donnait l'impression de le connaître depuis toujours. Il était d'une simplicité étonnante. Il portait un burnous par-dessus sa tenue militaire, et avait pour arme un simple pistolet. Mais c'est son regard qui m'a frappé, un regard lumineux, rayonnant, si fort qu'il vous empêchait de le fixer. Il parlait sans élever la voix, mais ses mots avaient une force étonnante.

Abane Ramdane était physiquement très différent. Il paraissait éclatant de santé. C'était un homme de taille moyenne, corpulent, au visage large, avec un regard qui se déplaçait constamment, ne se fixant jamais sur quelque chose de précis ou sur quelqu'un, comme s'il était aux aguets. Il portait une kachabia qui dissimulait sa tenue et son arme. Quand il parlait, tout son corps se mettait en mouvement. Il s'adressa à nous en français, ce qui a contraint des compagnons à servir d'interprète.

Leur passage a coïncidé avec l'arrivée chez nous d'un groupe de déserteurs dirigés par le chahid Omar Bouchaoui. Ils avaient ramené avec eux un lot d'armes, dont un superbe fusil mitrailleur 24/29, qui suscitait une forte convoitise. Qui aurait l'honneur et la chance de s'en servir ? Une discussion s'est engagée à ce sujet. Abane Ramdane est intervenu. " La force d'une révolution ne se résume pas dans les armes ou leur qualité, ni même dans le courage des hommes, dit-il. Elle réside d'abord dans la force d'organisation et la discipline ", dit-il. Des années plus tard, j'entendis Si Mohamed Bounaama prononcer les mêmes paroles.

Ben M'Hidi, de son côté, a engagé la discussion avec le groupe de déserteurs. Il a découvert que deux d'entre eux étaient de l'ouest, les chahid Abdelkader Haddou, d'Oran, et Mahfoudh, de Tlemcen. Il demanda quelle était la ville la plus proche. C'était Tablat. Il décida d'envoyer une patrouille vers l'ouest. En plus de ses recommandations en vue de mener des opérations symboliques, il donna l'ordre de se rendre dans la région de Tiaret, entre Frenda et Laghouat, pour une rencontre avec une unité de la Wilaya V. Le mot de passe était " Tablat ", auquel l'unité de la Wilaya V devait répondre " Aïn-Témouchent ". Pourquoi des détails aussi infimes restent-ils gravés dans la mémoire ? Peut-être est-ce dû à cette capacité d'un homme, à travers des ordres qui paraissent routiniers, d'évoquer devant nous toute l'Algérie pour laquelle nous nous battions.